

MISE EN SCÈNE DE SOI COMME STRATÉGIE D'AUTOLÉGITIMATION DANS LE ROI DE LIBREVILLE DE JEAN DIVASSA NYAMA

Rodrigue NDONG NDONG
Université Omar Bongo, Gabon
ndong_rodrigue@yahoo.fr

Résumé : cette étude porte sur l'un des romans les plus atypiques de l'écrivain gabonais Jean Divassa Nyama, *Le roi de Libreville*. Dans ce texte qui se présente comme un « guide touristique », car on sillonne, dans une démarche descriptive, nombre de quartiers de la capitale gabonaise, l'auteur, à travers quelques chapitres, se met nommément et physiquement en scène. Cette autoreprésentation semble avoir pour objectif une autosatisfaction qui confine à une autolégitimation.

Mots clés : écriture, autoreprésentation, autolégitimation, critique, reconnaissance.

STAGING OF SELF AS A STRATEGY OF SELF-LEGITIMATION IN LE ROI DE LIBREVILLE BY JEAN DIVASSA NYAMA

Abstract : This study focuses on one of the most atypical novels of the Gabonese writer Jean Divassa Nyama, *The King of Libreville*. In this text which presents itself as a "tourist guide", because it crisscrosses, in a descriptive approach, many districts of the Gabonese capital, the author, through a few chapters, puts himself by name and physically on stage. This self-representation seems to have as its objective a self-satisfaction which borders on self-legitimation.

Key words : writing, self-representation, self-legitimation, criticism, recognition.

Introduction

La production romanesque de Jean Divassa Nyama, écrivain gabonais, prend sans cesse du volume. Grand prix littéraire d'Afrique noire en 2008, il va se distinguer en 2011 avec un roman pour le moins atypique : *Le roi de Libreville*. Dans cet ouvrage, l'auteur mêle texte et images, en relatant l'histoire d'une quête par un vieil homme de sa petite-fille, une étudiante, une journée entière, dans les quartiers de Libreville. Si cette association de texte et d'images est une première dans le champ littéraire gabonais, nous restons marqué par ailleurs par une mise en scène de soi de la part de l'écrivain de renom. Dans cette écriture de soi par Jean Divassa Nyama, nous percevons une manière de se mettre en valeur. Mais à quelle fin ?

Notre hypothèse porte sur l'idée que l'écrivain gabonais brosse un portrait de lui-même plutôt fort élogieux dans une démarche d'autolégitimation. Les critiques n'ayant jamais été unanimes à son sujet, notamment sur la qualité de ses romans, *Le*

roi de Libreville apparaît donc comme une défense et illustration de l'auteur par lui-même. Dans cette étude, nous verrons d'abord ce qu'il faut entendre par une écriture de soi, puis nous montrerons comment Jean Divassa Nyama parle de lui-même dans une œuvre de fiction et cela dans quels objectifs.

1. Scène et mise en scène de soi

1.1. Une écriture du moi : Jean Divassa Nyama par lui-même

Le roi de Libreville n'est pas à proprement parler un roman autobiographique. Ce dernier est généralement entendu comme une œuvre de fiction au sein de laquelle l'auteur, personnage de la vie réelle, se trouve représenté, soit comme sujet central, soit comme sujet secondaire. Le principe en la matière veut que l'auteur appartienne à la diégèse qu'il a lui-même créée. Il y figure de fait à l'instar des autres personnages, qui peuvent comme lui relever de notre quotidien ou émaner de la pure invention. Il ne s'agit certes pas des « écritures du moi » tel que l'entend prioritairement Georges Gusdorf (1991), qui s'est penché sur les cahiers, les journaux intimes, les confessions, les mémoires, etc., de certains auteurs, mais d'une présence de soi comme auteur dans sa propre écriture.

Chez Jean Divassa Nyama, les choses ne se présentent pas tel quel, stricto sensu. L'écrivain gabonais n'est ni un personnage central, ni un personnage secondaire, de son roman. Il occupe une place pour ainsi dire accessoire dans celui-ci. Ladite place se trouve confinée dans une évocation de son nom, de sa personnalité et de son travail. Jean Divassa Nyama n'y est pas un personnage agissant. Il est une mention dans la bouche de quelques étudiants et de quelques autres personnes non-étudiantes qui le connaissent.

Toutefois, cette présence de Jean Divassa Nyama dans *Le roi de Libreville*, quand bien même elle ne serait que nominale, présente un certain intérêt, compte tenu du discours qui est porté sur lui. Dans cette perspective, il y a lieu de soutenir l'idée de l'existence d'une écriture du moi dans ce roman, et d'envisager la possibilité de la signature d'un « pacte autobiographique », pour le dire avec les mots de Philippe Lejeune (1975). Cette écriture passe par la description d'une série de caractéristiques propres à l'auteur gabonais. Dans cette séquence, nous avons, de manière clairement énoncée, la logique d'une écriture de Jean Divassa Nyama par Jean Divassa Nyama.

En ce sens, le principe de l'écriture du moi se trouve respecté. L'auteur porte le même nom que son personnage. Il est écrivain comme lui, vit sa vie, partage son passé. Le Jean Divassa Nyama de papier correspond trait pour trait au Jean Divassa de la vie réelle. Ils ne diffèrent en rien l'un de l'autre. Certes, ce n'est pas toute la biographie de Jean Divassa Nyama qui est évoquée ici, mais la séquence qui en est donnée est suffisamment éloquente pour s'en faire une idée concluante sur cette mise en abîme de soi qui ne peut que retenir l'attention de tout lecteur attentif. Ce, d'autant que ces passages où Jean Divassa Nyama, personnage de papier, se trouve nommé sont d'un réalisme confondant, à l'instar de tout le roman du reste.

1.2. *Un roman réaliste*

Dans *Les romanciers du réel*, Jacques Dubois tient que « l'esthétique réaliste s'est fréquemment voulue une imitation très immédiate du monde réel jusqu'à se faire passer pour un art sans art, en complète transparence » (2000, p. 31). Chez Jean Divassa Nyama, notamment dans *Le roi de Libreville*, les marqueurs du régime réaliste sont présents en nombre. L'espace, le temps, l'onomastique, entre autres, renvoient aux données de notre monde réel.

Cette certitude d'avoir affaire à un roman réaliste prend appui sur deux éléments importants, qui trahissent bien la volonté de l'auteur de faire œuvre de création certes, mais tout en l'inscrivant dans un réalisme pur.

Le premier de ces éléments porte sur le nombre important de vocables issus de la langue maternelle de l'auteur. Ces mots, insérés au cœur du récit, sont traduits et explicités en notes de bas de page. Ils concernent aussi bien des mots d'esprit, des proverbes, que des appellations de certains objets. Un locuteur africain, notamment un Gabonais, n'est pas perdu par ce bilinguisme de l'auteur qui vise à enrichir la langue française au moyen de ce métissage culturel.

Quant au deuxième élément qui signale le réalisme de l'auteur, nous le percevons dans les illustrations nombreuses qui accompagnent le texte. Ce procédé d'écriture, qui consiste à introduire des photographies – en noir et blanc – des sites et monuments de Libreville dans le cœur du roman, est inédit dans le champ littéraire gabonais. Cette approche de l'écriture réaliste de Jean Divassa Nyama pourrait même faire passer son roman pour un guide touristique, tant il vante, par la beauté des images reproduites, les lieux qui présentent un certain intérêt culturel dans l'espace public librevillois. Lorsqu'on sait que ce roman est l'histoire de l'errance d'un vieil homme à la recherche de sa fille étudiante dans les quartiers de Libreville, le prétexte de la présentation des lieux qui valent le détour est tout trouvé.

L'écriture réaliste de Jean Divassa Nyama semble donc avoir pour ambition de nous faire admettre pour crédible ce qu'il décrit ou évoque, au-delà de savoir que l'histoire du vieil homme errant demeure pour une bonne part de la fiction. Cependant, les descriptions de l'auteur, illustrées par de nombreuses photos, presque en guise de preuves si besoin en était, demeurent si puissantes que son lecteur modèle « voit » de quoi il parle et où se déroulent les scènes évoquées, à l'instar de celle où l'on assiste à son autoreprésentation.

2. Les moyens d'une autoreprésentation

2.1. *Un prétexte : l'étape de l'Université Omar Bongo*

L'Université Omar Bongo constitue la cinquième étape dans le périple du personnage principal de *Le roi de Libreville*. Cette étape vient après celles de Mbolo, du Centre Culturel Français, de la gargote et de chez Mackjoss. Mackjoss, artiste musicien gabonais de renom, qui réside dans le voisinage de la clôture de l'Université, lui indique par où passer pour gagner rapidement le cœur de celle-ci. Voici en quels termes le vieil homme errant décrit son contact avec l'Université Omar Bongo : « Après

quelques pas, j'entre sur le terrain de l'université à travers un trou dans le mur de la clôture. [...] La première chose que je découvre, ce sont les bâtiments inachevés. » (Divassa Nyama, 2011, p. 29)

Plus avant, il présente encore les choses comme il les voit :

Je vais rapidement dans le centre du campus en jetant un coup d'œil au passage sur les pavillons : le linge pend aux balcons. Des étudiants vont et viennent. D'autres discutent à *L'Interrogation*, une espèce de bar. Mes yeux scrutent leurs silhouettes, à la recherche de celle qui ressemblerait à ma fille. La chance n'est pas avec moi, Doutsoua est sans doute revenue à la maison, me dis-je pour me consoler.

Sur la façade du bâtiment du département de Lettres Modernes, deux kakémonos attirent mon regard. Sur celui de gauche, je reconnais le portrait d'Aimé Césaire. [...] Je demande à un étudiant qui passe près de moi : « Bonjour, jeune homme, pardonnez-moi, mais qui est représenté sur celui de droite ? » Divassa Nyama (1991, p. 29)

Cette question adressée à un étudiant de passage à cet endroit constitue l'entrée en matière relative à l'évocation de la figure de Jean Divassa Nyama écrivain. Le lecteur est préparé. Il n'est pas pris par surprise. Il est conduit progressivement vers la présentation de l'auteur du texte, envisagé ici comme un personnage de papier, mais dans une perspective d'autoreprésentation, c'est-à-dire d'une représentation de soi faite par soi-même. Ici s'opère une logique de jeu de miroir, où l'on se renvoie à soi-même une image de soi.

Mais l'inscription de cette autoréflexivité ne se passe pas n'importe où. Le narrateur, le personnage central, signale qu'il se trouve devant le bâtiment de Lettres Modernes, ce qui laisse déjà supposer que l'on va avoir affaire à des hommes de lettres. La présence des deux kakémonos montre clairement qu'ont été certainement célébrés, il y a quelque temps, ces deux écrivains, car des affiches publicitaires de cette envergure n'ont pour fonction que d'annoncer un événement d'une certaine ampleur, mais aussi d'attirer le regard.

On note que le vieil homme errant dispose d'un savoir littéraire appréciable, vu qu'il connaît Aimé Césaire et sa poésie. Il déclame d'ailleurs quelques vers tirés du *Cahier d'un retour au pays natal*. Cependant, le visage qui se trouve sur la deuxième affiche ne lui est guère familier. Une étudiante du département de Lettres Modernes, qui passe par là à ce moment précis, va éclairer sa lanterne.

2.2. Nature et fonction des débatteurs : les étudiants

Jean Divassa Nyama procède à son autoreprésentation de deux manières dans *Le roi de Libreville*. Examinons ici la première. Elle est introduite par une interrogation formulée par le vieil homme. A sa question vont donc répondre spontanément trois personnes. Trois étudiants, en toute logique, vu le contexte et étant donné la nature littéraire du débat. On pourrait y adjoindre le tout premier étudiant, celui qui est interpellé en premier lieu par le vieil homme. Mais il n'a pas la même densité représentative que les trois autres, qui apportent des renseignements fournis sur Jean

Divassa Nyama. Ce premier étudiant rencontré va tout de même livrer la première information de taille, car c'est lui qui donne le nom de l'écrivain autoreprésenté. Quand le vieil homme errant lui indique qu'il y a quelque chose d'écrit sous sa photographie géante, il se penche et énonce que : « Attendez ! C'est écrit : « Jean Divassa Nyama, écrivain du terroir ». C'est donc bien un écrivain. » (1991, p. 29)

Mais ceux qui en parlent le mieux sont les trois autres étudiants. Le premier d'entre eux à prendre la parole est une étudiante. Comme les autres, elle n'est pas désignée autrement que par ce terme générique qui indique son statut social. Le narrateur révèle que c'est « une étudiante qui s'était arrêtée pour suivre notre conversation » (1991, p. 36). Cette étudiante est une jeune personne passionnée, qui semble très bien connaître l'écrivain Jean Divassa Nyama, car elle est celle qui va le mieux parler de l'écrivain gabonais.

Le deuxième étudiant entre dans le débat à travers une incise narrative. Il est question là aussi d'une étudiante. A la suite de la prise de parole de cette dernière, nous avons la mention énoncée par le narrateur : « ...glisse une deuxième étudiante » (1991, p. 37). Aucune autre information sur elle n'est apportée. A travers ses propos, nous comprenons qu'elle aussi connaît plutôt bien l'écrivain gabonais.

Quant au troisième et dernier interlocuteur, il présente un statut moins limpide que celui des deux autres débatteurs. A ce qu'il semble, cet échange sur Jean Divassa Nyama commence à prendre une certaine tournure, notamment du fait de la passion qui y est mise. Le public qui y assiste aussi paraît grossir, à telle enseigne que le vieil homme se trouve entouré par une présence humaine qui lui est totalement inconnue. Il signale donc le troisième interlocuteur par une formule qui dit bien qu'il ne sait pas qui parle : « ...intervient quelqu'un du petit groupe que nous formons maintenant » (1991, p. 39).

En somme, nous avons affaire ici à deux étudiantes clairement identifiées comme tel et à un individu vaguement présenté. Selon toute vraisemblance, eu égard au contexte, il est probable qu'il s'agisse là aussi d'un étudiant. Ces jeunes personnes connaissent tous Jean Divassa Nyama, contrairement au narrateur. La première étudiante bénéficie d'une présentation légèrement plus étoffée, car, à la fin de sa première prise de parole, elle précise sans qu'on le lui ait demandé : « Vous savez, je suis étudiante en lettres. » Cette information a une importance primordiale. Elle vise à crédibiliser sa prise de position avantageuse, voire positive, sur la personne de l'écrivain Jean Divassa Nyama. Cette information est censée signifier que l'étudiante en question sait de quoi elle parle, puisque, justement, nous sommes dans son rayon d'action.

Pourtant, à lire *Le roi de Libreville*, on ne tarde pas à s'apercevoir que Jean Divassa Nyama est connu au-delà même de la sphère universitaire.

2.3. *Nature et fonction des débatteurs : les passagers d'un taxi*

La deuxième manière de se mettre soi-même en scène dans *Le roi de Libreville* passe par un échange entre « les passagers et le chauffeur » (1991, p. 89) d'un taxi. Le

narrateur se trouve à bord de ce taxi qui se rend à Lalala. La scène présentée ici se déroule à la gare routière : « On arrive enfin à la gare routière. Des livres s'étalent à même le trottoir. Je m'en étonne » (1991, 89).

Par ces mots, le narrateur évoque ce qui est communément désigné du nom de « librairie par terre ». Des bouquinistes. Des vendeurs de livres d'occasion plus ou moins fortement usagés.

Les interlocuteurs ne sont pas présentés. On devine toutefois qu'il s'agit d'hommes, précisément de deux hommes. Le premier est le chauffeur du taxi. C'est lui qui éclaire la lanterne du narrateur qui s'étonne de ce phénomène de livres vendus à ciel ouvert. Il est désigné par la mention « l'homme au volant » (1991, p. 89).

Cet « homme au volant » ne paye pas de mine. Il donne aisément le change à qui se frotte à lui. Il est informé, visiblement cultivé. Le contenu de sa prise de parole laisse voir qu'il sait ce qui s'appelle une contrefaçon, d'où viennent les ouvrages contrefaits, les conséquences que cette pratique illicite entraîne.

Sans qu'on ne le lui demande, il va évoquer la figure de Jean Divassa Nyama pour illustrer son propos : « Tenez, pas plus tard qu'hier, j'ai vu un écrivain faire une descente avec la police. Un certain Divassa, je crois » (1991, p. 89). A cela, le narrateur indique qu'il connaît cet écrivain, pour avoir vu récemment son portrait à l'Université Omar Bongo et pour avoir appris des choses sur lui.

A cet instant intervient le deuxième interlocuteur : « Oui, il est très connu, dit le passager assis à mon côté » (1991, p. 90). Mais sa prise de parole est battue en brèche par un dernier intervenant, signalé par ces mots : « ...intervient l'autre passager » (1991, p. 90).

Au final, ils sont trois à avoir pris la parole sur la question des livres contrefaits, mais aussi sur Jean Divassa Nyama et son action militante. Ces débatteurs sont des inconnus aux yeux du narrateur. Ce sont des civils sur qui aucune information un tant soit peu tangible n'est apportée. Ils se distinguent essentiellement par leurs propos, précisément leur connaissance relative de Jean Divassa Nyama. Ils se souviennent de lui, savent qu'il est un homme qui descend sur le terrain pour lutter contre la contrefaçon.

Ce faisant, Jean Divassa Nyama, l'auteur, présente Jean Divassa Nyama, le personnage de papier, comme un écrivain doué de qualités particulièrement positives. L'ensemble des discours se rapportant à lui sont élogieux. En cela, nous percevons une démarche autolégitimante à but de valorisation.

3. Critique de la raison autolégitimante : les qualités de Jean Divassa Nyama

3.1. Un écrivain humble

De l'autoportrait en kaléidoscope de Jean Divassa Nyama établi par ses personnages, la première qualité qui est présentée de l'homme est celle de l'humilité. C'est l'étudiante de lettres, celle qui le connaît assurément le mieux, qui le définit prioritairement ainsi. D'où le connaît-elle ? Elle répond :

Je le connais pour l'avoir vu plusieurs fois Derrière-la-Prison chez son frère Amigo. Il ne ressemble pas à ces bombeurs de torse que je vois circuler, et qui se croient arrivés pour avoir écrit deux feuilles. Si on ne te le dit pas, tu peux passer à côté de lui sans lui dire bonjour. D'abord sa petite taille et sa figure joviale sont trompeuses. » Divassa Nyama (1991, p. 36)

A entendre l'étudiante en lettres, Jean Divassa Nyama est un homme simple et qui fréquente les milieux populaires. Le quartier Derrière-la-Prison est en effet l'un des plus populaires de Libreville. L'idée induite ici est que Jean Divassa Nyama demeure un homme du peuple, un homme simple dans ses habitudes. Il se rend très souvent chez son frère Amigo. L'étudiante l'y voit régulièrement. Jean Divassa Nyama trahit par cet aspect qu'il sait entretenir ses relations familiales.

De plus, l'écrivain gabonais est montré comme le contraire d'un bombeur de torse. Ce n'est pas un homme qui se vante et écume les places publiques pour avoir écrit un livre. Ce n'est pas un m'as-tu-vu du champ littéraire comme semble en regorger Libreville. Jean Divassa Nyama n'écrit pas pour faire le mariole ni pour en tirer une quelconque gloire. Il écrit pour dire des choses, parler de son pays, instruire ses concitoyens, raconter des histoires susceptibles de plaire à son lectorat, mais certainement pas pour chercher à s'en prévaloir outre mesure.

Sa modestie lui est d'ailleurs pour ainsi dire consubstantielle. Sa personne, physiquement, ne paye pas de mine. Il est transparent, situation renforcée par sa petite taille. Il est monsieur tout le monde. Ce qui explique le fait qu'on puisse passer à côté de lui sans savoir qui il est ni ce qu'il représente pour la société. On tendrait à le négliger par ignorance, tant l'homme reste effacé, discret.

Mais ce n'est pas non plus un misanthrope. A preuve, il sort, rend visite à la parentèle, et se montre toujours de bonne humeur. Il donne même l'impression d'avoir la joie incrustée sur son visage. On peut aller jusqu'à en déduire que c'est un homme affable et ouvert aux autres.

Cela dit, Jean Divassa Nyama n'en demeure pas moins un écrivain brillant et reconnu, à en croire les interlocuteurs du narrateur.

3.2. *Un écrivain reconnu*

Jean Divassa Nyama est un écrivain reconnu, dans les deux sens du terme. Autrement dit, il est aisément identifiable par ses compatriotes, au regard de ses écrits et des actes qu'il pose, mais il est aussi reconnu en ce sens qu'il est salué par la critique et élevé au rang d'un écrivain qui compte dans le paysage littéraire francophone africain. Charles Edgar Mombo, critique littéraire gabonais, parle même de « consécration de Jean Divassa Nyama » (2013).

L'étudiante de Lettres Modernes illustre cette première marque de reconnaissance. Elle est en mesure de reconnaître Jean Divassa Nyama partout où il est susceptible de se trouver. On pourrait dire que cela tombe sous le sens, eu égard au fait qu'elle est une spécialiste de la question d'une certaine manière.

Mais il en va tout autrement pour le chauffeur du taxi à bord duquel s'est installé le narrateur à la gare routière. Ce dernier est également capable d'identifier physiquement Jean Divassa Nyama. Il rappelle que, il y a peu, l'écrivain gabonais a fait une descente aux côtés de policiers à la gare routière pour lutter contre la contrefaçon des livres locaux. Un passager va jusqu'à soutenir qu'il est même « très connu » (1991, p. 90).

Il y a, toutefois, une autre reconnaissance, quoique symbolique, qui demeure tout aussi importante, peut-être même davantage, aux yeux de l'auteur. Le fait d'avoir sa photo sur une affiche au département de Lettres Modernes en est une preuve incontestable. A ce niveau, l'auteur se montre au service d'une autoreprésentation qui figure en même temps une autolégitimation. Parler de soi dans un tel contexte, c'est nécessairement appuyer là où ça fait du bien. C'est se montrer sous son meilleur jour. La visée est d'indiquer au lecteur, qui aurait raté l'organisation de l'événement qui a abouti à l'affichage des kakémonos, que cette célébration de sa personne et de son œuvre a bel et bien eu lieu un jour, dans le principal temple du savoir universitaire de la capitale. Cela vaut donc une reconnaissance que ne se retient pas de rappeler l'auteur dans son roman.

Il y a lieu d'ajouter que cette reconnaissance à la face du monde se fait par comparaison ou par association. Le narrateur connaît Aimé Césaire, le grand poète martiniquais. Mais il ignore tout de Jean Divassa Nyama. Aussi ce vieil homme, doté d'un esprit de logique aiguisé, tire une conclusion d'évidence à deux reprises, quand il répond au premier étudiant qu'il a interpellé sur le campus : « Jeune homme, même si la tendance chez nous est de donner du mérite à ce qui vient de l'étranger, ce n'est quand même pas n'importe qui, celui qui se met debout à côté de l'auteur de ces vers » (1991, p. 35). Puis : « Je pense que s'il a été placé à côté de lui, c'est parce qu'il dénonce ces mains noires qui de tout temps se réclament blanches en dépit de ce qu'elles nous font endurer » (1991, p. 36).

Ainsi, si Jean Divassa Nyama se trouve placé à côté d'Aimé Césaire, il y a lieu de croire que, en tant qu'auteurs, tous les deux ont droit de cité. Ils sont confrères et se situent sur la même sphère de compétence, dénonçant l'un et l'autre « ces mains noires qui de tout temps se réclament blanches en dépit de ce qu'elles nous font endurer ».

Ce statut d'écrivain reconnu n'est cependant pas de tout repos. Il expose l'auteur à l'envie de certains confrères et de nombre de critiques. Aussi est-il combattu.

3.3. *Un écrivain envié et combattu*

Le moins que l'on puisse dire est que Jean Divassa Nyama, personnage de roman autoreprésentant de l'auteur, même à titre évocatoire, a beaucoup souffert. Les étudiants qui édifient le narrateur sont formels. Rien ne lui a été épargné. Sa trajectoire a été semée d'embûches de toutes natures. Dans leur échange avec le vieil homme, l'on apprend que :

Au tout début de sa carrière, il s'est rendu au siège des birenderende [écrivains] pour demander conseil aux aînés qui étaient déjà loin, loin dans ces papiers-là. L'un d'eux lui a dit : « Mon petit, va au quartier et donne ton

manuscrit à une secrétaire, elle va te dactylographier ça et tu vas le vendre à la criée dans les rues de Libreville. » Divassa Nyama (1991, p. 37)

Les « aînés » ne semblent pas avoir été d'un grand secours pour Jean Divassa Nyama. Il a pourtant entrepris la démarche qui serait attendue d'un jeune qui souhaite faire carrière dans un métier et qui se rapproche de ses aînés pour apprendre d'eux. L'accueil qui lui a été réservé présente plutôt des contours d'hostilité. Au lieu de lui indiquer les étapes à suivre sur le chemin de l'édition d'un livre, il lui est demandé d'envisager la vente à la criée de son manuscrit dactylographié.

Dans cet élan, lorsque l'étudiante signale le passé douloureux qui fut celui de l'auteur, on mesure par quels chemins le jeune écrivain a dû passer pour parvenir à se faire un nom. En effet, « il paraît qu'il s'est fait refuser la salle de réunion des birenderende sous prétexte qu'il était encore petit [...] Les aînés lui ont demandé de sortir. Il s'est exécuté. » (1991, p. 38).

Le talent a-t-il un rapport avec l'âge ? Corneille l'a pourtant formulé dans un vers passé à la postérité : « Aux âmes bien nées, la valeur n'attend point le nombre des années. » Pourquoi tant de brimades ? Cela ne semble pas s'être arrêté là du reste.

Jean Divassa Nyama, qui parvient tout de même à se faire publier, est encore contesté, à entendre les étudiants. Cette fois, c'est le contenu de ses romans qui est mis en cause : « Il y en a qui disent que ce n'est pas un vrai écrivain parce que les personnages de ses romans ne sèment pas la terreur en foulant aux pieds les mœurs établies », glisse une deuxième étudiante (1991, p. 39). Les critiques qui se penchent sur ses textes paraissent disposer d'un catalogue de critères auxquels tout écrivain doit se conformer pour prétendre en être un. A leurs yeux, créer des personnages qui sèment la terreur en foulant aux pieds les mœurs en vigueur est un gage de qualité sur le plan littéraire. Ce type de critique, que Jean Divassa Nyama considère comme judiciaire, est irrecevable à ses yeux. Dans un article, « Ombre et lumière de la critique gabonaise », paru dans l'ouvrage collectif *Controverse et signification. Mélanges offerts à Fortunat Obiang Essono* (2015, p. 119-143), il fustige cette critique dite « impressionniste » et qui procède par anathèmes et jugements de valeur. Elle a des représentants : Fortunat Obiang Essono, Grégoire Biyogo, Magloire Ambourhouët-Bigman, entre autres, qui ont toujours brillé par une condescendance outrancière, dévaluant toutes les productions littéraires locales et encensant tout ce qui venait de l'extérieur.

Le paradoxe est alors le suivant : « Il est méprisé même par ceux-là qui exploitent ses œuvres pour enrichir leur papier au quotidien. [...] On a écrit sur lui plus de livres qu'il n'en a écrit lui-même » (1991, p. 36-37). En effet, si vraiment cet écrivain n'est digne que de mépris, comment expliquer qu'on se penche tant sur ses romans ? Des articles savants, des mémoires, des thèses sur son œuvre sont en quantité. A ceci près que ce ne sont pas tous ceux qui planchent sur ses romans qui ont du mépris pour lui, contrairement à ce que semble laisser entendre l'étudiante.

Les « longs-papiers », qu'il dénonce dans *Le roi de Libreville* par cette appellation, sont « des gens qui sont jaloux de voir les autres réussir et qui passent leur temps à le

calomnier : « Il se prend pour qui ? Nous allons voir jusqu'où il veut aller » » (1991, p. 38). Au mépris s'ajoute donc la jalousie. Jean Divassa Nyama doit être particulièrement brillant pour susciter un tel déchaînement de haine sur sa personne. Ses ennemis semblent être prêts à tout pour le voir choir. Les travaux de Pierre Bourdieu (1980 et 1992) peuvent aider à expliquer ce phénomène en vigueur dans tout champ (littéraire, politique, artistique, journalistique, etc.), où les nouveaux venus, des jeunes en l'occurrence, pratiquent une entrance qui ne trouve pas l'assentiment des anciens, les plus âgés souvent, qui craignent de perdre leurs positions ou les avantages matériels ou symboliques y relatifs.

Dans son roman, Jean Divassa Nyama fait émettre une hypothèse à l'un de ses personnages sur cette jalousie et cette haine contre lui : « A mon avis, ils ont comploté sur son dos. Ils auraient voulu qu'il soit parrainé par quelqu'un comme il est de coutume. Dans le pays, un homme libre est une personne à abattre » (1991, p. 38-39).

Le refus de se faire adouber serait donc à l'origine de la haine de ses confrères et des critiques. Jean Divassa Nyama tient beaucoup à sa liberté. C'est un homme indépendant, qui trace son chemin par lui-même et à la seule force de sa plume. Se mettre sous l'ombre de quelqu'un n'est pas son fort. Du coup, cette attitude d'indépendance passe aux yeux des « longs-papiers » pour de la suffisance ou de l'arrogance. Ce qu'ils ne sauraient tolérer.

Mais Jean Divassa Nyama ne se préoccupe pas beaucoup d'eux, visiblement. En effet, ses combats sont ailleurs.

3.4. *Un écrivain militant*

L'écrivain gabonais, dans *Le roi de Libreville*, se signale également par son militantisme. Il fait passer Jean Divassa Nyama, personnage de fiction, mais son autre lui-même en réalité, pour un soldat du feu, un croisé, un homme qui va ferrailer avec ceux qui exploitent illégalement les œuvres de fiction de la littérature locale.

Le lecteur ne le voit pas en pleine action, à proprement parler. Cette information est déposée au détour d'une phrase prononcée par l'un des passagers du taxi dans lequel se trouve le narrateur. Une circonstance particulière appelle son énonciation. La vue du spectacle d'une multitude de livres étalés en plein air et vendus tel quel ne les laisse pas indifférents, surtout le narrateur qui, visiblement, découvre cette réalité.

Le débat qui s'engage pour savoir s'il faut ou non combattre les auteurs des ouvrages contrefaits offre l'occasion au passager débateur d'indiquer ce qu'il a vécu il y a quelque temps : « J'ai vu un écrivain faire une descente avec la police. Un certain Divassa, je crois » (1991, p. 89).

La mention « un certain Divassa » ne doit pas donner le change. Elle ne doit pas nous égarer sur la voie de la bonne compréhension du message véhiculé ici. Il s'agit bien de Jean Divassa Nyama, l'écrivain gabonais de renom, le seul à porter dans le paysage littéraire gabonais ce patronyme. Cette manière de présenter les choses, qui dénote une forme d'hésitation dans le discours du passager du taxi, ambitionne de faire croire que ce passager connaît Jean Divassa Nyama, sans toutefois bien le

connaître. Cela peut laisser supposer qu'il l'a déjà vu quelque part – dans les médias par exemple –, ou alors qu'il avait assisté à la descente de l'écrivain gabonais sur le terrain, et que, renseignement pris, il avait entendu prononcer le nom de cet écrivain. D'autre part, la circonstance s'y prêtant, cela lui est revenu en mémoire.

Il faut aussi signaler que cette descente sur le terrain pour lutter contre la contrefaçon des livres gabonais ne se fait pas de manière anarchique. La police est aux côtés de l'écrivain gabonais au moment de cette opération. Jean Divassa Nyama se présente de la sorte comme un écrivain soucieux du respect de la Loi. C'est un homme épris de justice qui ne fait pas les choses de manière anarchique, mais sait s'entourer des dispositions requises pour être dans son droit.

D'autre part, il n'est jamais prudent de se frotter aux trafiquants sans prendre quelques mesures de protection. Aller sur le terrain, dénoncer ce qu'ils font est risqué. Ils peuvent réagir de manière agressive ou même simplement refuser d'obtempérer ou demander à quel titre l'on s'adresse à eux. La police dès lors s'avère un allié indispensable et fort précieux, d'autant qu'elle jouit de l'autorité que lui confère la Loi. Jean Divassa Nyama, écrivain militant, n'est pas la moindre de ses autoreprésentations dans *Le roi de Libreville*.

Conclusion

A l'issue de ce travail, nous pouvons retenir deux choses essentielles. La première est qu'une écriture de soi présente plusieurs aspects, mais que dans le cas qui nous a intéressé, notamment chez Jean Divassa Nyama, elle est principalement la mise en scène de soi-même comme personnage de fiction avec tous les attributs propres au personnage du monde réel. La deuxième chose à relever est que cette mise en scène de soi par l'auteur de *Le roi de Libreville* n'est pas du tout gratuite : elle vise à une autolégitimation face aux critiques de tous ordres sur l'homme et sur son œuvre.

Aussi, nous percevons ce roman comme une défense et illustration, du moins les passages où l'auteur parle de lui-même, en vue de prouver aux yeux du monde qu'il demeure un grand écrivain reconnu et encensé un peu partout. Cette forme d'autosatisfaction qui confine à de l'autolégitimation peut toutefois semer le doute dans l'esprit d'un lecteur curieux. Car « se vendre » soi-même peut apparaître comme le signe d'une absence d'assurance, un manque de certitude, un doute vis-à-vis de soi-même. Cela signale au final un besoin affectif et un appel à la reconnaissance de la part de ses pairs. A ce niveau, une lecture psychanalytique pourrait aider à lire autrement les ambitions portées par Jean Divassa Nyama dans ce roman qui mêle texte et images.

Références bibliographiques

- BOUNDZANGA Noël Bertrand et MANFOUMBI-MVE (Sous la direction). 2015. *Controverse et signification. Mélanges offerts à Fortunat Obiang Essono*. L'Harmattan. Paris.
- BOURDIEU Pierre. 1980. *Questions de sociologie*. Les éditions de Minuit. Paris.
- BOURDIEU Pierre. 1992. *Les règles de l'art : genèse et structure du champ littéraire*. Seuil. Paris.
- DIVASSA NYAMA Jean. 2011. *Le roi de Libreville*. Editons Ndze. Bertoua.
- DUBOIS Jacques. 2000. *Les romanciers du réel. De Balzac à Simenon*. Seuil. Paris.
- GUSDORF Georges. 1991. *Les écritures du moi*. Odile Jacob. Paris.
- LEJEUNE Philippe. 1975. *Le pacte autobiographique*. Seuil. Paris.
- MEMBENGA-YLAGOU Frédéric et TABA ODOUNGA Didier (Textes réunis et présentés par). 2013. *Les grands auteurs gabonais. Jean Divassa Nyama*. Crelaf. Libreville.
- MOUPOUMBO Clément et alii. 2011. *Parole et regard dans Le roi de Libreville*. Alpha-Omega. Paris.